



**utbm**  
université de technologie  
Belfort-Montbéliard

**UV HE 09**  
**Final**  
**Lundi 23 juin 2008 - Durée : 3h**

P-2008

*Vous traiterez **au choix** l'un ou l'autre des deux sujets suivants en indiquant clairement en tête de copie le sujet choisi.*

**Sujet 1 : dissertation**

Scientifiques en guerre et sciences de guerre, de la Révolution française à la Guerre Froide : pratiques et représentations.

Vous traiterez par un ensemble problématisé et structuré le sujet en ayant soin d'étayer votre propos d'exemples historiques.

**Sujet 2 : commentaire de document**

En mobilisant vos connaissances, vous rédigerez un commentaire synthétique, problématisé, critique et structuré sur le document suivant (voir p. suivante).

La profession de foi d'un jeune scientifique. Ernest Renan (1823-1892), *L'Avenir de la science*, réédition, Paris, GF, 1995, p. 109-111, 151 et 288. Il s'agit là d'une œuvre de jeunesse, écrite à la fin des années 1840 mais publiée seulement en 1890.

L'essentiel est donné; la seule science sérieuse sera celle qui commentera la parole révélée, toute autre n'aura de prix qu'en se rattachant à celle-là. Les orthodoxes ont en général peu de *bonne foi scientifique*. Ils ne *cherchent* pas, ils tâchent de *prouver*, et cela doit être. Le résultat leur est connu d'avance; ce résultat est vrai, certainement vrai. Il n'y a là rien à faire pour la science, qui part du doute sans savoir où elle arrivera et se livre pieds et mains liés à la critique qui la mène où elle veut. Je connais très bien la méthode théologique, et je puis affirmer que ses procédés sont directement contraires au véritable esprit scientifique. Dieu me garde de prétendre qu'il n'y ait eu parmi les plus sincères croyants des hommes qui ont rendu à la science d'éminents services; et, pour ne parler que des contemporains, c'est parmi les catholiques sincères que je trouverais peut-être le plus d'hommes sympathiques à mon esprit et à mon cœur. Mais, s'il m'était permis de m'entendre de bien près avec eux, nous verrions jusqu'à quel point leur ardeur scientifique n'est pas une noble inconséquence.

La science vraiment élevée n'a commencé que le jour où la raison s'est prise au sérieux et s'est dit à elle-même : « Tout me fait défaut; de moi seule viendra mon salut. » C'est alors qu'on se met résolument à l'œuvre; c'est alors que tout reprend son prix en vue du résultat final. Il ne s'agit plus de jouer avec la science, d'en faire un thème d'insipides et innocents paradoxes<sup>16</sup>; il s'agit de la grande affaire de l'homme et de l'humanité : de là un sérieux, une attention, un respect que ne pouvaient connaître ceux qui ne faisaient de la science que par un côté d'eux-mêmes. Il faut être conséquent : si faire son salut est la seule chose nécessaire, on se prêtera à tout le reste comme à un hors-d'œuvre, on n'y sera point à son aise; si on y met trop de goût, on se le reprochera comme une faiblesse, on ne sera profane qu'à demi, on fera comme saint Augustin et Alcuin, qui s'accusent de trop aimer Virgile. Mon Dieu! ils ne sont pas si coupables qu'ils le pensent. La nature humaine, plus forte au fond que tous les systèmes religieux, sait trouver des secrets pour reprendre sa revanche. L'islamisme, par la plus flagrante contradiction, n'a-t-il pas vu dans son sein un développement de science purement rationaliste? Képler, Newton, Descartes et la plupart des fondateurs de la science moderne étaient des croyants. Etrange illusion, qui prouve au moins la bonne foi de ceux qui entreprirent cette œuvre, et plus encore la fatalité qui entraîne l'esprit humain engagé dans les voies du rationalisme à une rupture absolue, que d'abord il repousse, avec toute religion positive! Chez quelques-uns de ces grands hommes, cela s'expliquait par une vue bornée de la science et de son objet; chez d'autres, comme chez Descartes<sup>17</sup>, qui prétendait bien tirer de la raison les vérités essentielles à l'homme, il y avait superfétation manifeste, emploi de deux rouages pour la

même fin. — Je n'ai pas besoin, remarquez bien, de me poser ici en controversiste, de prouver qu'il y a contradiction entre la science et la révélation : il me suffit qu'il y ait double emploi pour trouver ma thèse actuelle. Dans un système révélé, la science n'a plus qu'une valeur très secondaire et ne mérite pas qu'on y consacre sa vie : car ce qui seul en fait le prix est donné d'ailleurs d'une façon plus éminente. Nul ne peut servir deux maîtres, ni adorer un double idéal.

Pour moi, je le dirai avec cette franchise qu'on voudra bien, j'espère, me reconnaître (qui n'est pas franc à vingt-cinq ans est un misérable), je ne conçois la haute science, la science comprenant son but et sa fin, qu'en dehors de toute croyance surnaturelle. C'est l'amour pur de la science qui m'a fait briser les liens de toute croyance révélée, et j'ai senti que, le jour où je me suis proclamé sans autre maître que la raison, j'ai posé la condition de la science et de la philosophie.

Oui, il viendra un jour où l'humanité ne croira plus, mais où elle saura ; un jour où elle saura le monde métaphysique et moral, comme elle sait déjà le monde physique ; un jour où le gouvernement de l'humanité ne sera plus livré au hasard et à l'intrigue, mais à la discussion rationnelle

du meilleur et des moyens les plus efficaces de l'atteindre. Si tel est le but de la science, si elle a pour objet d'enseigner à l'homme sa fin et sa loi, de lui faire saisir le vrai sens de la vie, de composer, avec l'art, la poésie et la vertu, le divin idéal qui seul donne du prix à l'existence humaine, peut-elle avoir de sérieux détracteurs ?

Mais, dira-t-on, la science accomplira-t-elle ces merveilleuses destinées ? Tout ce que je sais, c'est que, si elle ne le fait pas, nul ne le fera, et que l'humanité ignorera à jamais le mot des choses ; car la science est la seule manière légitime de connaître, et, si les religions ont pu exercer sur la marche de l'humanité une salutaire influence, c'est uniquement par ce qui s'y trouvait obscurément mêlé de science, c'est-à-dire d'exercice régulier de l'esprit humain.

Sans doute, si l'on s'en tenait à ce qu'a fait jusqu'ici la science sans considérer l'avenir, on pourrait se demander si elle remplira jamais ce programme et si elle arrivera un jour à donner à l'humanité un symbole comparable à celui des religions. La science n'a guère fait jusqu'ici que détruire. Appliquée à la nature, elle en a détruit le charme et le mystère, en montrant des forces mathématiques là où l'imagination populaire voyait vie, expression morale et liberté. Appliquée à l'histoire de l'esprit humain, elle a détruit ces poétiques superstitions des individus privilégiés où se complaisait si fort l'admiration de la demi-science. Appliquée aux choses morales, elle a détruit ces consolantes croyances que rien ne remplace dans le cœur qui s'y est reposé. Quel est celui qui, après s'être livré *franchement* à la science, n'a pas maudit le jour où il naquit à la pensée et n'a pas eu à regretter quelque chère illusion ?

C'est surtout sous la forme religieuse que l'Etat a veillé jusqu'ici aux intérêts suprasensibles de l'humanité. Mais du moment où la *religiosité* de l'homme en sera venue à s'exercer sous la forme purement scientifique et rationnelle, tout ce que l'Etat accordait autrefois à l'exercice religieux reviendra de droit à la science, seule religion définitive. Il n'y aura plus de budget des cultes, il y aura budget de la science, budget des arts. L'Etat doit subvenir à la science comme à la religion ; puisque la science, comme la religion, est de la nature humaine. Il le doit même à un titre plus élevé ; car la religion, bien qu'éternelle dans sa base psychologique, a dans sa forme quelque chose de transitoire ; elle n'est pas comme la science tout entière de la nature humaine.

La science n'existant qu'à la condition de la plus parfaite liberté, le patronage que lui doit l'Etat ne confère à l'Etat aucun *droit* de la contrôler ou de la réglementer, pas plus que la subvention accordée aux cultes ne donne droit à l'Etat de faire des articles de foi. L'Etat peut même moins, en un sens, sur la science que sur les religions ; car à celles-ci il peut du moins imposer quelques règlements de police ; au lieu qu'il ne peut rien, absolument rien, sur la science. La science, en effet, se conduisant par la considération intrinsèque et objective des choses, n'est pas libre elle-même d'obéir à qui veut bien lui commander : si elle était libre dans ses opinions, on pourrait peut-être lui demander telle ou telle opinion. Mais elle ne l'est pas ; rien de plus fatal que la raison et par conséquent que la science. Lui donner une direction, lui demander d'arriver à tel ou tel résultat, c'est une flagrante contradiction ; c'est supposer qu'elle est flexible à tous les sens, c'est supposer qu'elle n'est pas la science.

